

Lyon, Salle de conférence n°3,
« Une psychanalyse inédite » par le Docteur Samantha Martin.

« Bonjour et bienvenu à tous à ce troisième séminaire consacré à « la psychanalyse, ses avancées et ses déboires ». Je suis très touchée que vous ayez choisi mon ouvrage pour être le sujet principal de cette année. Parmi vous, certains pensent que je ne suis pas à ma place ici car une rumeur circule, depuis quelque temps déjà, laissant sous-entendre que j'ai trahi le secret professionnel qui nous est si cher. Eh bien, je voudrais répondre à tous mes détracteurs, comme ceux qui chuchotent au deuxième rang, que je n'ai transgressé aucune règle. La publication de mon ouvrage s'est faite avec l'accord de mes patients, sous couvert d'anonymat bien évidemment.

De plus, une célèbre revue littéraire dont je tairai le nom a qualifié mon texte de « roman fantastique ». Alors si ce que je dis n'est que fiction, pourquoi s'offusquer ? Dans le pire des cas ou dans le meilleur, selon point de vue, vous aurez perdu quelques heures à lire un roman plus que divertissant, avouez-le. Également, je tiens à souligner qu'à l'origine, il s'adressait uniquement aux membres de la communauté scientifique. Je voulais avoir l'avis de professionnels reconnus sur ma capacité

à suivre ce « genre » de patient. Autrement dit, cela devait rester « entre vous et moi ». C'est donc vous, chers collègues ici présents, qui avez ouvert sa lecture à un public non averti. C'est vous qui n'avez pas su tenir vos langues et qui avez enfreint le secret professionnel.

Quoi qu'il en soit, j'ai décidé de passer outre cette trahison pour la tourner à mon avantage. J'ai donc créé une nouvelle version faisant état de mes consultations en supprimant le jargon scientifique afin que chaque détail soit accessible au plus grand nombre. En un sens, j'aurais presque envie de vous remercier de m'y avoir poussé, puisque, grâce à cela, ma patientèle a doublé, mes honoraires se sont envolés et ma réputation a dépassé les frontières.

Aussi, je vois dans cette salle qu'il n'y a pas que des membres du corps médical. J'en déduis donc que ma version « adaptée » en a séduit plus d'un, n'est-ce pas Madame la boulangère ou vous mon très cher banquier qui vous cachez derrière votre femme. Pourquoi avez-vous ressenti le besoin de lire un texte pareil ? Avez-vous peut-être toujours rêvé d'être psy ? Ou alors vous êtes accro aux ragots ? Vous vouliez trouver dans ce livre quelque chose qui prouverait qu'il y a toujours quelqu'un de moins bien loti que vous ? Peu importe puisque de toute façon,

tout le monde est au courant. Ce n'est donc plus « entre vous et moi ».

Les choses étant claires, revenons-en à nos moutons. Pour les rares personnes qui ne me connaissent pas ou qui sont seulement venues profiter du buffet, laissez-moi me présenter :

Je m'appelle Samantha Martin et je suis psychologue dans un petit cabinet, situé dans le Sud de la France. Petit, certes, mais surtout unique. Je pratique ce métier depuis maintenant quelques années et je peux vous assurer qu'il n'en existe pas de semblable à travers le monde. Jusqu'à il y a peu, il n'était pas très réputé, bien au contraire. Situé dans une impasse sombre et sinueuse, il passe quasiment inaperçu. Pourtant, je me suis constitué une vaste patientèle en un temps record et pas n'importe laquelle ! Mes patients sont si originaux que je me dois absolument de vous raconter leurs histoires. Avec leur accord, j'ai compilé quelques-unes de nos séances afin d'avoir plusieurs avis sur la question. Après mon récit, certains penseront que j'ai tout inventé, mais je ne suis pas ici pour les convaincre. Chacun est libre de se faire sa propre opinion. Je dois bien avouer que j'étais la première surprise par la situation, mais j'ai dû me

rendre à l'évidence qu'il existe des choses qu'il ne sert à rien de vouloir expliquer. Il faut se contenter de les vivre ».

...

Après avoir terminé brillamment mes études en psychologie, je me lance à la conquête du monde du travail. Pleine d'espoir, j'arpente les rues de la ville, diplôme sous le bras, à la recherche d'un cabinet dans lequel débiter. Je me serais bien lancée en solo dès la sortie de l'école, mais dans ce milieu, il est préférable de se faire un nom, tout comme les avocats. Je ne pouvais pas débarquer n'importe où, mettre mon enseigne sur une devanture et attendre que par miracle un pauvre dépressif passant dans le coin ; accepte de bien vouloir franchir ma porte pour débiter sa vie sur un sublime canapé qui aurait englouti toutes mes économies.

Les professionnels à qui je proposais mes services me claquaient la porte au nez prétextant que mon manque de pratique et mon jeune âge, risquaient de perturber les patients. Après tout, je n'avais que 26 ans. C'était compréhensible mais si personne ne se décide un jour à vous donner votre chance comment acquérir la moindre expérience ? Le schéma classique de l'étudiant en

sortie d'école. Après de longs mois de recherches intensives, je m'étais finalement rendue dans un petit village où j'avais ouï dire qu'un psychologue cherchait un associé. J'avais enfilé mon plus beau tailleur, pris mon curriculum vitae ainsi que ma lettre de motivation et j'étais partie en direction du cabinet du Docteur Cigam.

Trop difficile d'accès en voiture, et avec un GPS qui ne semblait pas d'humeur à faire moult détours, je m'y étais rendue à pied, perchée sur des talons hauts, bien évidemment non adaptés à la marche. Après une heure et demie de déambulation, plus deux ou trois ampoules aux pieds, je découvrais enfin le cabinet. L'endroit ne prêtait guère à la contemplation. Rien n'y inspirait la sécurité ou la quiétude. Au contraire, cela faisait plutôt penser à une maison hantée. Les murs étaient grisâtres et le crépi tombait en miettes, la toiture paraissait en piteux état et pour ne rien arranger à la situation, un épais grillage de lierre recouvrait toute la façade avant. Qu'est-ce que j'étais venue faire dans cette galère ? Mon instinct me disait de fuir au plus vite alors que mon corps en avait décidé autrement. Sans m'en rendre compte, j'avais déjà franchi le portillon, monté les marches du palier et frappé trois petits coups sur la vieille porte délabrée.

Aucune réponse. Il n'y avait même pas de sonnette pouvant signaler ma présence. Après avoir frappé à nouveau, la porte s'est enfin ouverte. Il était trop tard pour faire demi-tour. Au culot, je suis entrée dans le hall donnant sur un obscur escalier en bois de chêne très foncé permettant l'accès à l'étage. Des flèches indiquaient la direction à suivre. J'ai grimpé les marches, d'un pas peu assuré, jusqu'à une pièce faisant office de salle d'attente. Elle était apparemment vide. Je pouvais entendre des chuchotements de l'autre côté de la porte menant au cabinet. Je m'en suis approchée en tendant l'oreille mais c'est alors qu'elle s'est ouverte brusquement. Après avoir sursauté, je suis tombée sur les fesses, faisant ainsi résonner le parquet tel d'un tremblement de terre.

En relevant la tête, j'ai découvert un vieux monsieur, aux cheveux grisâtres, à la barbe blanche et d'une stature impressionnante, qui se tenait devant moi. Il a esquissé un petit sourire avant de me tendre la main pour m'aider à me lever. Il m'a fait entrer dans son bureau, où il n'y avait personne. J'étais pourtant persuadée d'avoir entendu des voix mais dans un tel endroit, mon imagination était peut-être trop exacerbée. Sur son invitation, j'ai pris place sur la chaise. La pièce n'était pas très meublée : il y avait un petit bureau bancal, un vieux fauteuil usé

par les mites et un divan poussiéreux. Ce cabinet avait bien besoin d'un sérieux coup de neuf.

Je lui ai proposé mes services en tant que future associée, vantant plus que jamais mon parcours scolaire irréprochable. Il a pris mon CV, l'a examiné brièvement, voire presque pas, et m'a engagé aussitôt. Il m'a cependant expliqué qu'il ne cherchait pas un associé, mais un remplaçant, m'offrant ainsi toute sa patientèle. J'étais aux anges, quoiqu'un peu effrayée de me lancer en « free-style ». J'ai néanmoins accepté car une offre comme celle-ci ne pouvait se refuser. Avoir son propre cabinet, à mon âge et avec un carnet de rendez-vous déjà plein, était une véritable aubaine. Voyant tout de même la salle d'attente vide et l'absence de secrétaire, je lui ai demandé si son affaire était viable. Il m'a répondu que les patients affluaient tellement que ses consultations s'étendaient sur plusieurs mois, voire plusieurs années. Il m'a toutefois précisé que je risquais d'être surprise, et à la fois captivée, par ces patients qu'il qualifiait d'atypiques. Ma joie était si manifeste que je n'y avais guère prêté attention. Il me convoquait dès le lendemain pour ma première journée de formation et de présentation.

~ 1 ~

La princesse JADE

J'arrivai à 9h. Dans la salle d'attente, il n'y avait qu'un seul patient, Paul Driano dit « le dépressif ». Le docteur Cigam nous fit entrer tous les deux dans son bureau pour nous présenter. L'histoire de Paul n'était pas des plus intéressantes ; 56 ans, divorcé depuis sept ans, père de deux enfants, inspecteur des finances publiques, ayant pour seul ami une petite tortue (Doli) sûrement aussi sujette à la dépression que lui. La présentation se passa très bien, Paul n'eut aucune réticence à changer de médecin du moment que celui-ci l'écoutait se morfondre. Ce fut le seul patient de la journée. Le docteur Cigam, après m'avoir expliqué, plus ou moins vite, le fonctionnement du cabinet, me laissa les clés et son numéro de téléphone en cas d'urgence en précisant que je rencontrerai les autres patients rapidement.

Le premier mois, Paul fut mon unique visiteur. Ce n'était pas des séances très folichonnes, mais bon il avait une grosse

fortune à dépenser et il était de mon devoir de l'aider à s'en délester. Grâce à lui, j'eus rapidement, les moyens de refaire la décoration et de changer le mobilier. Il revenait deux fois par semaine dès neuf heures du matin, me mettant ainsi le blues pour le reste de la journée. J'eus le cafard tout le mois. Je désespérais de ne pas voir de patients aux histoires plus passionnantes passer la porte de mon cabinet. Non pas que je fis ce métier seulement pour écouter des histoires croustillantes, mais tout de même, il en faut un minimum car écouter des gens se plaindre toute la journée ce n'est pas ce qu'il y a de plus palpitant.

...

Un beau jour, après le départ de Paul, j'entendis des bruits étranges dans la salle d'eau située dans la salle d'attente. Depuis quelques semaines, le chat de la voisine avait pris l'habitude de se baigner dans la cuvette, mettant de l'eau partout dans la pièce et déchiquetant le papier toilette dans tous les coins. Décidée à déloger la bestiole, je pris le balai que j'avais sous la main et j'ouvris la porte brusquement. C'est alors que je vis non pas le chat, mais une jeune fille. Elle était de taille moyenne, fine, les cheveux épais, ondulés, de couleur

noisette avec des reflets acajou. Elle avait le teint halé, de grands yeux marron-vert et une belle bouche pulpeuse. Pour que vous la visualisiez un peu mieux, elle ressemblait à une actrice de Bollywood. Elle était vêtue d'une façon somptueuse et elle se trouvait agenouillée par terre levant les bras pour éviter que je ne l'assomme. Surprise, je m'excusai et je lui demandai par où elle était entrée puisque je n'avais pas entendu la sonnette (que j'avais pris soin de faire installer en même temps qu'une alarme et une caméra dernier cri. On n'est jamais trop prudents). Elle ne s'expliqua pas sur ce sujet, mais elle affirma qu'elle venait chaque mois en consultation avec le docteur Cigam.

Soit ! Pour une fois que je pouvais entendre d'autres histoires que celles du pauvre Paul, je n'allais pas la mettre à la porte. Je l'invitai donc à prendre place sur le canapé.

Elle s'appelait Jade et elle était apparemment princesse de Sénya. J'avais trouvé ça étrange car étant assez calée en géographie je ne connaissais pas ce pays, même Internet en ignorait la localisation. J'avais peut-être affaire à une mythomane. De plus, son récit était aussi étrange que ce pays inconnu.

— Elle se prénomme Jade Rosa Vullo, princesse de Sénya, elle avait dix-sept ans et elle ne parvenait pas à se faire à l'idée de devoir se marier l'année prochaine avec un homme qu'elle n'avait jamais rencontré. Dans son royaume, toutes les princesses se mariaient dès le lendemain de leur dix-huitième anniversaire et enfanter un héritier à la couronne dans la même année. Or, avant cela, il leur était interdit de côtoyer de jeunes hommes. Leur mari était choisi par un grand conseil au cours d'un vote durant lequel les « profils » des princes étaient examinés minutieusement. Quand je dis « profil », je veux surtout parler du montant de leur fortune et de leur capacité à procréer. Cela étant, même si la jeune fille respectait les traditions et les lois de son pays, il y avait tant de choses qu'elle voulait faire et voir avant de se consacrer à un mari, aux enfants et au gouvernement. Elle souhaitait voyager, explorer notre monde, monter à cheval et galoper les cheveux au vent sans avoir à se soucier de sa coiffure, de ses vêtements ou de ce qu'elle devait ou ne devait pas faire.

Un point surprenant attira mon attention durant la consultation, elle ne cessait de parler de son monde et du mien comme si nous ne vivions pas sur la même planète. Cela me fit sourire jusqu'à ce que je réalise que la jeune fille ne plaisantait pas. Je voulais aller au-delà de mon rôle d'écoute et lui poser de multiples questions pour mieux comprendre à quel point la folie l'avait véritablement envahie.

Hélas, la sonnerie retentit. Une heure venait de s'écouler. Elle me tendit une petite bourse et s'en alla par là où elle était venue ; le cabinet de toilette.

Cette heure-ci fut la plus étrange de toute ma vie. J'ouvris la petite bourse et découvris une dizaine de pièces d'or. Euh... super mais comment devais-je présenter ça à mon banquier ? « Bonjour Monsieur, j'ai rencontré une jeune folle qui m'a payé avec de l'or pouvez-vous le transférer sur mon compte ? ». Franchement, cela manquait légèrement de crédibilité. Je pris donc mon téléphone pour contacter monsieur Cigam. En moins de cinq minutes, il était à ma porte. Il commença par m'expliquer le véritable fonctionnement de ce cabinet.

Il m'indiqua que dans la salle d'eau, la chasse des WC (il s'agissait d'une chasse suspendue à l'ancienne) pouvait quelquefois faire apparaître des patients particuliers, cela me rassurait de savoir que la princesse ne s'était pas évaporée par le fond de la cuvette. Il ne développa pas le sens du mot « particulier ».

— Des personnes atteintes de troubles du comportement ?
De dédoublement de personnalité ? demandai-je.

Il répondit simplement qu'il s'agissait d' « êtres originaux ». Je ne savais pas à quoi m'attendre, mais une chose était certaine, j'allais finalement l'avoir mon lot d'histoires hors du commun. Ensuite, il me montra une sorte de malle. Elle était toute simple en cuir usé par le temps avec à l'intérieur une légère odeur de renfermé. Il y plaça la petite bourse de la princesse. Il referma le couvercle, attendit une minute puis il y récupéra un... chèque. Il était du montant exact de mes honoraires. Il m'expliqua que tous les objets avec lesquels les patients « spéciaux » allaient me payer pouvaient être transformés en chèques bancaires ou en espèces sonnantes et trébuchantes par le biais de cette malle.

Cette histoire devenait de plus en plus délirante, mais j'avais envie de m'y laisser prendre. Et puis même si ces patients inventaient leurs récits, ils étaient sans nul doute beaucoup plus intéressants que Paul. Peu de temps après avoir discuté avec Monsieur Cigam, les patients commencèrent à affluer sur mon divan pour mon plus grand bonheur.

...

~ 2 ~

SAMUEL le pirate

Le jour qui suivit la venue de la princesse Jade, arriva un patient qui à chaque consultation n'en finissait pas de me faire voyager. Au fur et à mesure de nos séances, je compris qu'il n'avait pas vraiment de problème, c'était juste un vieux monsieur qui avait besoin d'un auditoire à qui raconter ses folles aventures. Jugez-en par vous-même.

— Bonjour, je m'appelle Sam et j'ai aujourd'hui plus de quatre-vingts balais. Je sais que vous pourriez vous demander « Ce qu'un vieux croûton peut bien avoir à raconter ? » Eh bien, je dirais que mon histoire va vous captiver (enfin j'espère) car celle-ci est unique et n'arrive qu'une fois dans une vie. Dans ma jeunesse (c'est-à-dire, il y a pas mal de temps), j'étais un marin. Mais attention, pas n'importe lequel, non, j'étais le plus célèbre (à quelque chose près, mais on ne va pas chipoter pour des détails sans importance !). En tant que navigateur sillonnant les océans, je pensais avoir tout

vu, mais je me trompais. Ce que je vécus, je n'aurais pu l'imaginer qu'en rêve et encore j'en étais loin.

Vous pouvez déjà constater que même sa présentation est théâtralisée. Avant de partir, le docteur Cigam m'avait laissé un petit carnet dans lequel il présentait brièvement ses patients. Les notes concernant la vie de Sam étaient beaucoup trop denses pour les lire à cet instant. Je lus seulement la première phrase qui disait « Sam, 37 ans, pirate, 1677, amoureux de l'or et de lui-même ». C'était court, mais pour moi cela plantait assez bien le décor. J'avais quelques bases pour mieux comprendre la situation, même si cela ne semblait pas cohérent. Ce type se prenait pour un pirate du XVII-XVIII^e siècle. Après tout, pourquoi pas. Le vieil homme décida de m'expliquer son histoire depuis le début. Je pense qu'il se délectait d'avoir une nouvelle auditrice. Il me relata les événements à la façon d'un journal de bord ou d'un journal intime, en indiquant des dates et des lieux précis. Ne prenant presque pas le temps de respirer, il débitait des paroles de façon si intense et soutenue que j'en fus captivée. Je le laissais donc continuer en prenant soin de ne pas trop l'interrompre car il avait pris soin de préciser :

— « À la première moquerie ou remarque déplacée, je me lève et je vous fracasse le crâne à coup de canne ».

Autant vous dire que je n'en menais pas large. Il avait l'air de ne pas plaisanter en disant cela. Je restais donc assise sur mon petit fauteuil sans faire de bruit et en faisant attention à ne pas écrire trop fort pour ne pas le déranger.

— Samedi 19 mai 1714 : jour de l'Ascension. Le soleil était déjà haut dans le ciel, l'océan était calme, les dauphins nageaient à côté du navire pour nous accompagner, mon équipage et moi, dans notre voyage. Notre séjour en mer était long et les vivres commençaient à manquer. Nous décidions donc de faire escale sur une petite île proche de Saint-Domingue. Les villageois savaient que les pirates étaient dangereux, mais c'était un peu grâce à eux (et donc à nous) qu'ils faisaient « leur beurre ». Ah oui, j'ai oublié de préciser quand plus d'être un marin, je pillais les riches et brûlais leurs maisons. J'étais Sam le pirate ! Cependant, nous n'étions pas des pirates ordinaires. Non ! Nous avions un code d'honneur ! Nous nous interdisions de

tuer qui que ce soit (sauf en cas d'urgence) et d'abuser des femmes. De toute façon, nous n'avions pas besoin de les forcer puisque celles qui, pour se faire bien voir, jouaient les effarouchées en public, étaient dociles et désinvoltes en privé.

...

Mon équipage se composait de sept personnes. Luis et Jim étaient deux frères jumeaux corses d'une cinquantaine d'années qui étaient dans la marine marchande. Ils en furent renvoyés pour avoir volé de la nourriture (et peut être quelques bijoux au passage). Il était presque impossible de les distinguer l'un de l'autre, ils étaient grands, costauds, barbus et d'une grande pilosité. Toutefois, Luis était reconnaissable car il avait un œil vert et un œil marron. Ce qui lui valut d'ailleurs de nombreuses plaisanteries qui le forcèrent à mettre un cache-œil sur le vert. Son frère fit la même chose de sorte à accentuer leur similitude et pouvoir ainsi se faire passer l'un pour l'autre auprès des damoiselles. John était un coureur de jupons, qui ne résistait pas à l'appel de « l'amour » et qui, dès que l'occasion se présentait, déroba à ses conquêtes leurs

fortunes. Il était assez beau garçon, enfin d'après les filles, il ne m'arrivait pas à la cheville. Il arborait des cheveux très longs et aussi blonds que les blés. Il était de taille moyenne, filiforme et imberbe, ce qui ne facilitait pas son acceptation au « club » des hommes virils. Mais les femmes aimaient bien ce petit côté efféminé avec lequel il jouait beaucoup. Jerry (de son vrai nom Juhairi un peu trop difficile à prononcer), était un rebelle, un petit voyou qui avait perdu toute sa famille dans un incendie. Il était d'une stature imposante, ses cheveux étaient noirs comme l'ébène tout comme ses yeux en amandes qui accentuaient son mutisme face aux émotions. Il était originaire d'Asie, mais contrairement aux idées reçues, il ne connaissait rien aux arts martiaux. Renfermé sur lui-même, il ne mettait pas en avant son physique ni même son intelligence, qui, je dois l'avouer était un petit peu plus développée que la mienne. Il ne faisait pas trop attention à son image ni à son hygiène (souvent déplorable). Rien ne l'intéressait à l'exception de l'argent. C'est pourquoi une fois par mois (parfois deux) nous le forçons à prendre un bain et à brûler ses

vêtements (trop irrécupérables même avec un bon savon) de sorte à chasser les mouches et les vautours qui tournaient autour de lui comme d'une bête mourante. Berni, lui, était un rêveur qui était esclave dans une propriété africaine où on le traitait comme du bétail. Il garde de cette horrible période, de nombreuses cicatrices sur tout le corps, dont une sur le visage. Elle partait du sourcil gauche jusqu'au début du cou. Il avait aussi une marque faite au fer rouge sur la cuisse comme s'il s'agissait d'un vulgaire animal. Cela représentait un T et un L entrelacés, initiales de son propriétaire Taylor Layton. Il n'était pas très grand, mais il possédait une poigne de fer. Nos ennemis le redoutaient aussi pour sa couleur de peau, noire, car pour eux elle était associée au diable et à ses longues dreadlocks qui lui tombaient jusqu'au bas du dos. Il s'amusait beaucoup à terrifier les adultes, mais cela ne fonctionnait pas avec les enfants qui s'apercevaient immédiatement que sous cette apparence effrayante se trouvait un énorme cœur d'artichaut. Robyn était un garçon qui avait embarqué avec nous par erreur et qui était finalement resté. Il avait fui son pays car il ne savait pas à quelle patrie il

appartenait. Son père était un officier anglais et sa mère la fille d'un puissant émir arabe. Ils avaient tous les deux quitté leurs familles pour se réfugier en Espagne où naquit Robyn. Cet enfant vivait mal son métissage et voulait fuir ses origines. Quant à moi, je m'appelle Samuel Andrew Kyle De La Marles, mais mes amis m'appellent Sam. Je sais que c'est un nom à rallonge, mais je ne pouvais pas faire autrement. En effet, j'étais issu de la haute bourgeoisie avant d'être renié et déshérité par mes proches pour ne pas avoir voulu me conformer au protocole.

Nous formions donc un équipage éclectique. Les différentes religions, traditions et origines se mêlaient les unes aux autres pour doter notre navire d'une force supérieure aux autres. J'allais oublier le plus important, il y avait à nos côtés Onimod, notre lapin porte-bonheur, ce que vous appelez à votre époque une mascotte. Il était blanc avec l'extrémité des oreilles et le contour de l'œil noir. Il avait aussi sur le dos une tache marron en forme de P qui me faisait imaginer qu'il était la réincarnation animale d'un pirate. Il ressemblait plus

à un petit chien qu'à un véritable lapin. Il me suivait partout, il avait appris à faire le beau, il reconnaissait son nom et il connaissait l'heure des repas beaucoup mieux que mes marins. Certes, il rongait un peu les parois du bateau, mais ce n'est pas ce genre de petites morsures qui risquait de nous faire couler. Le plus formidable c'est qu'avec lui à bord, les autres pirates hésitaient à nous attaquer puisque le lapin était censé porter malheur.

À bord, Luis était quartier-maître, c'est-à-dire qu'il dirigeait l'équipage, il servait parfois d'arbitre, il distribuait la nourriture et le butin. Son frère était maître de manœuvre, c'est lui qui dirigeait le navire et qui était responsable du matériel de navigation. Jerry se portait volontaire pour tenir le rôle de maître-artilleur et prendre en charge les canons, les boulets, la poudre et les autres munitions. Je ne sais pas si j'avais eu raison de le nommer à cette tâche car il fallait le voir mettre le feu aux poudres. Il y prenait un plaisir effrayant. John faisait un peu de tout, en passant de charpentier à voilier, de maître d'équipage à musicien, mais ce qu'il préférait entre tout, c'était de faire le guet en haut du

grand mât sur lequel il avait installé son hamac. Robyn était notre cuistot (non pas qu'il était doué pour ça, mais il fallait bien qu'il serve à quelque chose et personne ne voulait de ce poste). À force d'entraînement, je dois avouer que ses plats n'étaient pas si mauvais que ça et même s'il refusait de l'avouer, je pense qu'il avait trouvé sa vocation. Enfin, Berni était mon second, mon bras droit, c'est lui qui me conseillait et m'aidait dans la prise de décisions. Je le considérais bien plus qu'un membre de mon équipage ou qu'un ami (les pirates n'ont pas d'amis seulement des compagnons de galère).

Pour garantir un semblant de démocratie sur mon vaisseau, je mis en place un « contrat de chasse-patrie » qui imposait de façon stricte une répartition à parts égales du butin et un bon règlement des conflits qui plaçait l'autorité entre les mains de tous (même si à la fin, c'est moi qui avais le dernier mot). Les termes du contrat étaient les suivants : une distribution équitable du butin sans distinction quelle qu'elle soit ; une division égalitaire de la nourriture, de l'alcool et autres

vivres présentes sur le bateau et des tâches collectives obligatoires telles que l'entretien des armes et du navire. De plus, le vol et la trahison entre membres d'équipage étaient punis de mort ou de débarquement ; le viol, la torture ou le meurtre d'une femme ou d'un enfant étaient punis du supplice du chat à neuf queues auquel s'ajoute la mort et enfin pas de tuerie sans motif valable. (Cette règle peut paraître étrange, mais elle ne l'était pas vraiment si on y regarde à deux fois, car il n'est pas question de tuer pour le plaisir. Le meurtre n'est « acceptable » que si la personne nous a blessés physiquement et/ou moralement, mais le refus d'obtempérer n'était pas une raison valable. Sinon il n'y aurait plus grand monde en vie). Enfin, loyauté, solidarité et respect entre membres du navire étaient les maîtres mots. Nous voilà donc tous réunis à bord du Erikan, un navire magnifique d'une longueur assez convenable (vingt-sept mètres) que j'avais emprunté lors de ma fuite. C'était un navire de charge d'origine hollandaise équipé de trois mâts aux voiles carrées. À l'origine, il s'agissait d'un bâtiment de guerre assez lent, aménagé pour transporter des vivres et des

munitions. Toutefois, il présentait l'avantage d'être dirigé par un équipage réduit tel que le nôtre et il subit quelques améliorations apportées par chacun d'entre nous.

...

Bref, nous arrivâmes sur l'île et mes hommes partirent s'amuser chacun à leur manière. Luis et Jim allèrent se désaltérer au bar du coin, Robyn et Jerry se divertirent avec des prostituées, John alla au casino tandis que Berni passait tout son temps à lire et à écrire. Depuis que je lui avais appris ces deux aspects fondamentaux dans l'éducation d'un gentil homme, il s'était mis à rédiger ses mémoires en disant qu'un jour quelqu'un se souviendrait de nous et que nous entrerons dans la légende. Quant à moi, je passai quelques commandes pour nos besoins sur le navire avant de faire une petite sieste sur la plage à l'ombre d'un palmier. Durant une semaine, nous fîmes la fête. Tout était parfait. Pourtant, l'appel du large ne tarda pas à se faire sentir. Nous ne pouvions plus lui résister.

...

Dimanche 20 mai 1714 : Ce matin, alors que je finissais

les derniers préparatifs afin de repartir, je vis au loin, marchant, le regard vers l'horizon, une jeune fille d'une beauté resplendissante. Ses yeux avaient la couleur de l'océan, ses longs cheveux noirs flottaient dans le vent, et son sourire pouvait faire fondre les glaciers. Je fus immédiatement envoûté par son charme. À première vue, elle ne faisait pas partie de la haute société car ses vêtements étaient vieux et usés. Seul un petit élément pouvait contredire son « rang social ». Elle portait autour du cou un pendentif étincelant. Je n'étais pas assez près pour en faire une description détaillée, mais il devait valoir une petite fortune. Je ne savais qui ou quoi choisir : en tant qu'homme, je voulais la jeune fille, mais en tant que pirate, je voulais le bijou. Pourquoi devais-je avoir à choisir ? Il m'était possible de les avoir tous les deux. Je décidai donc de faire leur connaissance (et plus si affinité). Tous les trois, nous formerons un trio parfait ! Je traversai la barge qui nous séparait et je m'arrêtai juste devant elle. Nos regards s'entrelacèrent et la magie opéra. Elle tomba aussitôt folle amoureuse de mon charme si irrésistible, si parfait, si magnifique... euh, là je crois que je m'égare un peu.

Pour la première fois, mon cœur se mit à battre si fort, qu'on aurait pu l'entendre de l'autre côté du globe. C'était mon côté romantique. Je commençai à ouvrir la bouche pour essayer d'articuler quelques mots, mais je n'en eus pas le temps. En effet, les gars, sortants dont on ne sait où, débarquèrent saouls comme des trous et cassèrent l'ambiance. La jeune femme s'enfuit à toutes jambes sans que je puisse la rattraper ni même connaître son nom...

...

Le 26 mai, nous reprenions la mer : chacun se mit à son poste et nous voilà repartis en quête d'une nouvelle ville à piller. Durant plusieurs jours, nous étudions les cartes afin de trouver le bon endroit pour accoster sans trop attirer l'attention. Cependant, à cause de notre goût pour le luxe et notre ego (il faut le dire démesuré), nous accostions dans l'un des ports les plus luxueux de la côte irlandaise. Nos escales ne devant durer plus de deux jours, nous décidions de « visiter » le coin. À vrai dire, il n'avait rien de très passionnant, mais quelques grands nobles, dont je tairai le nom, avaient fait construire des demeures très importantes et réputées

inviolables. Nous avons jeté notre dévolu sur une maison assez coquette et moins protégée que les autres (il faut bien commencer par quelque chose). Elle était à étages, entourée d'une balustrade avec deux immenses escaliers en demi-colimaçon. Le « must » était le fait qu'elle possédait quatre portes vitrées d'environ trois mètres et donc facilement accessibles. Le plan était simple. Il s'agissait de s'introduire dans la maison, de nous faufiler au rez-de-chaussée par la petite fenêtre de la cuisine, de dérober un maximum de choses de valeurs avant de s'enfuir par la grande porte. Puis, le lendemain matin nous nous attaquons à l'étage car personne ne pense être cambriolé à nouveau dans un intervalle de temps si court. Nous repérons donc les lieux avec minutie et passions à l'attaque dès la nuit tombée ».

...

Je l'interrompis en délicatesse car deux heures venaient de s'écouler et j'avais d'autres rendez-vous. Il me regarda d'un air hautain, posa un petit coffre sur la table basse et partit lui aussi par la salle de bain. Je me précipitai sur le coffre pour voir ce

qu'il pouvait renfermer et découvris une vieille épée toute rouillée et quelques pierres semi-précieuses, quelle déception ! Heureusement pour lui, la malle les convertit au montant précis de la consultation.

~ 3 ~

MARCUS l'immortel

Peu de temps après, je fis la rencontre d'un être encore plus fascinant, Marcus. Pour vous en faire une brève description, il était très grand, brun, typé méditerranéen avec de beaux cheveux à la Patrick Dempsey. Il était très séduisant, ce qui était surtout lié à son « petit » accent italien qui me rendait toute chose. Il me rappelait un de mes professeurs d'université. Celui-ci avait le même accent et croyez-moi quand je vous dis que pour assister à ses cours il fallait se lever tôt, très tôt. À chaque fois, l'amphithéâtre était rempli de filles en complète extase, qui à la différence de moi, n'étaient pas là pour prendre des notes. Enfin bref, pour en revenir à Marcus, c'était un très

bel homme qui avait pourtant le regard triste.

Je me languissais sa venue à tel point que les problèmes des autres patients étaient presque devenus insignifiants. Je ne sais pas si vous pouvez imaginer toutes les questions qui me traversaient l'esprit. Cet homme avait assisté à tous les grands événements de ces deux derniers millénaires comme l'avènement d'Auguste, la naissance de Jésus Christ, le baptême de Clovis, le sacre de Charlemagne, le sac de Rome, le Grand Schisme d'Occident, l'installation de Louis XIV à Versailles, la prise de la Bastille, les deux guerres mondiales et bien d'autres. Il était à lui seul la plus grande source d'informations encore vivante. Mon âme d'historienne en était toute chamboulée. Je viens de me rendre compte à voir votre mine perplexe que j'ai oublié de préciser qu'il était immortel. Je sais ce que vous vous dites, « encore une femme qui a trop regardé la télévision » ! J'avoue que j'aimais bien la série avec Adrian Paul, mais jamais je n'aurais pensé une seule seconde qu'elle était basée sur des faits réels. Et pourtant, il y en avait bien un devant moi, à cet instant précis.

Si vous deviez rencontrer un immortel dans les prochaines minutes qui suivent, que lui demanderiez-vous ? Pour ma part,

je voulais apprendre tellement de choses que mes consultations ressemblaient de plus en plus à des interrogatoires de police. Tout d'abord, il convient d'éclaircir le terme d'immortel. Par définition une chose immortelle possède un début, mais pas de fin. Cela revient à dire qu'une personne immortelle naît, mais ne meurt pas. Pour le reste je n'ai pour information que les films et téléfilms sur les Highlanders, comme je vous l'ai expliqué précédemment. Cependant, pour bien mettre les choses au point, Marcus tint à préciser que tout cela était de la fiction. En effet, un immortel peut ressentir la présence d'un autre immortel, mais il ne cherche pas à lui trancher la tête pour acquérir une force surhumaine. Au contraire, voyant tous leurs proches mourir les uns après les autres, ils souhaitaient, plus que tout, trouver des personnes avec qui partager leur vie. Il me dit aussi qu'il fut consultant pour ces grandes productions hollywoodiennes que j'affectionne tant, mais que le réalisateur rajouta ce genre de détails imaginaires pour captiver le public. J'en étais toute excitée. Hélas, mon enthousiasme n'était pas partagé. En effet, la plupart des hommes rêvent en secret d'une vie éternelle alors que Marcus ne souhaitait qu'une seule chose... mourir. Arff, pour une fois que je trouvais une personne intéressante, elle était suicidaire. L'idée d'avoir en

consultation un « deuxième Paul » ne me réjouissait pas vraiment. Je lui demandai donc pour quelle raison il souhaitait en venir à cet acte extrême, mais avant d'y répondre il me raconta comment il était devenu immortel.

— Je m'appelle Marcus Colombinius Lucanus, je suis né au milieu de l'an 26 avant Jésus-Christ dans une famille italienne. J'ai donc environ 2022 ans et demi, du moins à quelques jours près. Je suis le fils aîné d'une fratrie composée de deux garçons et d'une fille. Nous vivions dans une petite maison près de la cité de Tarente au sud de l'Italie. Nous n'étions ni pauvres ni riches, mais nous avions assez d'argent pour subvenir à nos besoins durant de longues années. C'est d'ailleurs grâce à ce pécule confortable que je pus me payer l'équipement nécessaire pour devenir soldat. En effet, alors que mes frères et ma sœur se marièrent très tôt et eurent rapidement des enfants je préférais m'enrôler dans l'armée impériale. Je vouais la première partie de ma vie à la sécurité de l'Empire. Sans me vanter, j'étais l'un des meilleurs combattants romains de ma génération. Je gravis très vite les échelons jusqu'à

obtenir le grade d'officier d'état-major. J'étais toujours le premier volontaire pour partir à la guerre. Non pas que j'étais de nature bagarreuse, mais je sentais au fond de moi qu'il était de mon devoir de servir une noble cause (j'idéalise un peu les choses, certes, car à mon avis certaines batailles n'étaient pas justifiées, mais bon je n'étais pas apte à contredire les décisions de l'empereur). Ma réputation me précédait si souvent que les tentatives d'assassinats à mon égard étaient de plus en plus nombreuses. À titre d'exemple, je pourrais vous raconter ce que je considère comme une anecdote, mais qui à l'époque était loin d'être anodine.

Un beau jour, alors que je rentrais d'une longue campagne de reconnaissance en escorte de deux autres légions commandées par le général romain Publius Quinctilius Varus, nous tombions dans une embuscade. En effet, alors que nous nous étions détournés de notre route pour prêter main-forte à des habitants qui nous avaient appelés à l'aide, nous fûmes attaqués près de la forêt de Teutobourg. Des chefs ennemis nous avaient encerclés, ils avaient été informés de notre itinéraire par